



ISABELLE MINIÈRE
UN
COUPLE
ORDINAIRE

LE DILETTANTE
Extrait de la publication

Isabelle Minière

Un couple ordinaire

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : V.P.C.

© le dilettante, 2005

ISBN 978-2-84263-374-5

« (...) certains, tout aussi terrorisés à l'idée qu'on dise souvent du mal d'eux ou qu'on leur en fasse, sont devenus des lâches et ont quitté la voie du bien par incapacité à endurer le mépris. »

« Un autre jour, tu as rencontré un bavard qui te met le grappin dessus et te saoule de mots. Ne sois pas timide, coupe-lui la parole aussitôt et vaque à tes occupations. Des esquives et refus de ce genre, qui exercent contre la timidité en exposant à de petits reproches, nous préparent aux situations d'une autre ampleur. »

« (...) on se forge ses principes en s'en servant. »

Plutarque,
Le Vice et la Vertu

« N'imputons point à autrui des travers dont nous sommes atteints. »

Plutarque,
*Comment tirer profit
de ses ennemis*

Pour Virginie, Soline et Marine

1. La révélation de la table basse

Je ne sais pas comment ça a commencé ; je ne m'en suis pas rendu compte, à ce moment-là.

Depuis quelque temps, je sens bien que quelque chose ne va pas, mais je ne sais pas ce que c'est, je n'ai pas de mots pour dire cette chose-là. C'est seulement une impression, sans nom ; une sorte de malaise, très vague. C'est flou.

Je regarde autour de moi, et je me demande ce que je fais là.

Bien sûr je sais que je suis dans un magasin, je ne suis pas fou – ou pas à ce point. Je sais aussi que je suis là parce que Béatrice a voulu que je vienne avec elle – « J'ai besoin de ton avis, Benjamin ! » Je sais même qu'il est question d'acheter une table de salon.

Il n'empêche : je me demande ce que je fais là, en général.

Je n'ai pas rechigné, je suis venu de mon plein gré, mais je ne suis pas motivé. Je n'ai pas beaucoup d'opinions sur les tables de salon. Puisque Béatrice veut mon avis, il faudra bien que je préfère celle-ci ou celle-là...

J'ai comme un découragement, soudain, au milieu du magasin : il y en a plein. Des tables de salon, partout, tout autour ; c'est un océan de tables basses, et moi je suis le bateau, perdu, désorienté.

Heureusement, le vendeur vient vers nous. Ou vers Béatrice ? C'est plus probable.

Je regarde la table basse qui est devant moi, j'essaie de m'intéresser. Le vendeur s'imagine aussitôt que la table me plaît.

– Elle a belle allure, n'est-ce pas ?

Je ne le contrarie pas.

– Ce modèle a de jolies lignes, très épurées, n'est-ce pas ? Mais le bois... Le bois, c'est pas ça...

– Ce n'est pas du bois ?

– Si, si. Mais il y a bois et bois. On jurerait du bois massif, n'est-ce pas ?

Je n'aurais rien juré, en vérité, mais je fais le signe de tête qui convient.

– Eh bien non, monsieur, désolé. Avec les clients, il faut être honnête sur la qualité : ce bois-là, c'est un trompe-l'œil. Il n'a pas d'épais-

seur. Il n'y a du bois qu'en surface. C'est un bel habillage, n'est-ce pas, mais ce n'est pas du bois plein...

Je ne sais pas ce qui se passe... Tout à coup, dans le blabla du vendeur, quelque chose m'intéresse. C'est comme s'il appuyait sur le bon bouton, avec son histoire de bois plein; comme si ça déclençait chez moi une réaction.

Je suis intrigué. Il faut que je tire cette affaire au clair.

– Vous voulez dire : c'est creux à l'intérieur?

– C'est exactement ça : vu de l'extérieur, on croit qu'il y a de l'épaisseur, mais c'est creux à l'intérieur. N'est-ce pas?

N'est-ce pas...? N'est-ce pas quoi?

Étrange sensation, soudain : ce « n'est-ce pas? » s'adresse à moi; à moi, personnellement.

J'ai comme un vertige. Je comprends tout; je ne vois plus flou. Le vendeur parle de moi. Il ne le sait pas, mais il vient de faire ma description. J'ai l'impression d'une révélation.

N'est-ce pas?

Si, bien sûr que si; c'est cela. Je suis comme ça, je suis comme cette table-là. La table et moi, on est du même bois. Je regarde le vendeur

comme un devin; et je baisse la voix, d'instinct, comme si je lui confiais des choses intimes.

C'est très intime, ce que je dis là :

– L'apparence est trompeuse, l'aspect extérieur est présentable, cela fait illusion, mais à l'intérieur... c'est du vide.

Vide... En prononçant ce mot-là, je réalise que tout est dit.

Je me sens si vide... Rien que de l'enrobage, seulement du décor, mais tout au fond, derrière ce décor de théâtre, il n'y a rien. Il n'y a plus rien. J'ai dû me perdre quelque part, sans m'en apercevoir.

Je suis sous le choc. La révélation m'étourdit. Et m'embrouille l'esprit. Je me dis que si un chirurgien m'ouvrait le corps, il serait désemparé : rien à opérer, pas le moindre viscère, ni cœur, ni poumons...

Puis je reviens à la raison. Le chirurgien trouverait tout ce qu'il faut, à l'endroit qui convient. Je suis vide autrement. Mon corps est en état de marche; mais il n'y a personne dedans. Je ne suis plus personne. Mais ça ne se voit pas, tout comme la table.

Toc, toc, toc! Il y a quelqu'un? Il y a quelqu'un là-dedans?

Personne...

– Benjamin? Tu rêves?

Alors je m'aperçois : Béatrice me regarde, d'un air indulgent. Elle n'a jamais l'air méchant devant les gens.

– J'étais dans la lune... Tu disais?

– Rien! Je ne disais rien, j'attendais que tu reviennes sur terre!

Et elle sourit. C'est sans doute au vendeur. Béatrice aime plaire. Elle plaît beaucoup d'ailleurs.

– Bon... dit le vendeur. Est-ce que cette table vous intéresse?

Béatrice fait la moue – elle fait très bien la moue.

– Non, dit-elle. Pas du tout. Elle n'est pas de très bon goût.

Et elle s'éloigne, vers d'autres tables, sans doute de meilleur goût. Dommage. J'aurais bien aimé avoir une table à mon image. C'était l'occasion d'avoir chez moi quelque chose qui me ressemble...

Béatrice prend les choses en main, pose les questions, me sollicite :

– Qu'est-ce que tu en dis, Benjamin?

Je n'en dis rien. Je regarde toutes ces tables en bois plein, et je regrette la mienne.

– Celle-ci? Tu ne la trouves pas jolie?

– Si, si...

– Tant mieux, parce que moi, tu vois, je suis sous le charme.

Le vendeur aussi est sous le charme. Il sourit, béat, à Béatrice. Je me demande s'il n'est pas un peu creux, lui aussi.

Est-ce que nous sommes nombreux, à être creux ?

– Elle est superbe, n'est-ce pas ?

Cette fois, c'est de Béatrice que le vendeur parle, même s'il ne le sait pas. Elle est d'accord :

– Oui, elle est magnifique, elle a beaucoup de classe.

Moralité : si vous voulez apprendre quelque chose sur vous-même, allez dans un magasin de meubles. Vous y serez renseigné.

– Benjamin, je voudrais qu'on décide tous les deux. J'en ai assez de décider toute seule.

Elle dit cela chaque fois, mais si je ne décide pas la même chose qu'elle, c'est toute une histoire. Je n'aime pas les histoires. Je n'aime pas les cris non plus.

Une table ou une autre, quelle importance ? Mieux vaut se battre pour des choses qui en valent la peine. Qu'est-ce qui vaut la peine ?

Tandis que nous réglons la facture, et que nous chargeons la table basse dans la voiture

(c'est le modèle d'exposition, le dernier exemplaire, et il a bien failli nous passer sous le nez, quelle chance nous avons, n'est-ce pas), tandis que j'agis sans y penser, je me demande s'il y a une seule chose dans ma vie qui vaut la peine que je me batte pour elle.

Il y en a une, oui, et ce n'est pas une chose.

Marion...

Marion vaut la peine ; elle vaut cette peine, soudaine, que j'ai pour elle : Marion mériterait d'avoir un papa plein, et non ce papa-là, ce papa si creux.

– Tu penses à quoi, là, Benjamin ?

– À rien...

– Rien ? Alors on peut savoir pourquoi tu fais cette tête d'enterrement ?

Ah ? Première nouvelle. Je jette un coup d'œil dans le miroir de courtoisie (Béatrice dit que ça s'appelle comme ça, cette petite glace à l'intérieur de la voiture). Moi, je dirais plutôt que j'ai une tête de déterré. J'ai mauvaise mine, je suis tout pâle. Vide et livide.

– Non, ça va, j'étais un peu dans la lune, c'est tout.

– Encore ! Tu passes beaucoup trop de temps sur la lune ! Benjamin, tu ne vas pas bien. Il faut que tu te prennes en main.

J'attrape ma main gauche avec ma main droite.

– Voilà, c'est fait.

– Tu n'es pas drôle. Tu fais le malin, Benjamin, mais tu fuis la discussion.

– Je t'écoute.

– On a besoin d'avoir une vraie discussion, on en reparlera à la maison. Tu peux m'ouvrir le garage?

Je ne m'étais pas aperçu que nous étions arrivés. Depuis quelque temps, c'est elle qui conduit, parce qu'elle conduit beaucoup mieux que moi, parce qu'elle est plus débrouillarde pour se garer, parce qu'elle trouve toujours une bonne place; et parce qu'avec moi on finira par avoir un accident, parce qu'on se demande où j'ai appris à conduire, parce que...

Parfois je me dis que si je ne conduis pas de temps en temps, je vais oublier comment on fait. Mais on ne va pas se battre à qui conduira, ça n'en vaut pas la peine...

Il n'y a que Marion qui vaille la peine.

Comme je m'y prends comme un pied, je manque de cogner la table dans l'escalier.

– Enfin! Benjamin!

Enfin-Benjamin dépose la table basse sur

le tapis du salon, sans avoir rien cassé, ce qui est une performance, vu sa maladresse.

– Mais dans l’autre sens!

– Ah? Tu crois?

– C’est une évidence!

– Bon... si tu le penses.

– Benjamin, je déteste ça!

– Ça quoi?

– Ce que tu viens de dire! Tu me parles comme si je faisais un caprice et que tu ne voulais pas me contrarier. Si tu n’es pas d’accord avec moi, tu le dis franchement. Ne sois pas sournois.

– Eh bien... J’imaginai plutôt la table dans le sens de la longueur, parallèle au mur, moins... moins en vue.

– Tu ne veux pas qu’on la voie? Tu en as honte? Je te rappelle que tu l’as choisie avec moi. Si c’est pour la cacher, ce n’était pas la peine!

Pas la peine, non, pas la peine de se prendre la tête avec ça.

– En fait, tu sais, ça m’est égal, les deux sont bien...

– Alors si tu dis toi-même que ça t’est égal, laisse-moi le choix, parce que ça ne m’est pas égal, à moi. Et je suis chez moi, ici, autant que toi.

Voire plus.

Tout à coup, j'ai à nouveau comme un vertige, très doux, très calme. Je réalise : j'habite chez Béatrice. Deux révélations pour le prix d'une ; on aurait dû changer plus tôt la table basse. C'est fou ce qu'on apprend sur soi, quand on renouvelle son mobilier. C'est un truc à conseiller à ses amis – si on a des amis.

– Benjamin, plutôt que de rester planté là, tu ne veux pas aller chercher une pizza ? Parce que moi, la bouffe, j'en ai jusque-là ! Pendant ce temps-là, j'irai récupérer Marion chez les voisins. Tu as raison, ils sont gentils, ces gens-là, mais ils sont limités. Aucune conversation.

J'aurais préféré l'inverse, aller chercher Marion plutôt que la pizza. Troisième pizza de la semaine ; le gars, là-bas, ne me dit plus au revoir, il me dit « À la prochaine ! »

2. *Les prédictions du plafond*

Sur le chemin du retour, la pizza à la main, je rencontre un client qui promène son chien. Bien sûr il me parle, bien sûr je lui réponds. Il me demande ce que je pense de l'homéopathie. En l'occurrence, je pense que l'homéopathie peut m'être nuisible, personnellement, si j'ouvre le débat. Je lui dis que ce serait un peu long, comme discussion, qu'il passe me voir à la pharmacie. Et je m'excuse : ma pizza refroidit et ma fille a faim. Il comprend très bien : « Ça, quand les gosses ont faim, il ne faut pas les faire attendre, après ils ne mangent plus rien. Allez, filez ! »

Je file.

– Benjamin, tu en as mis un temps ! Je me demandais si tu allais revenir.

Je vais pour répondre « Ne me tente pas ! » mais je suis interrompu, juste à temps.

– Papa !

Elle est là, un sourire comme un soleil, une frimousse comme le printemps tout entier. Je la prends dans mes bras.

– Tu as bien joué chez Sophie?

Elle me raconte. Les jeux, les disputes, les réconciliations, le goûter, le petit chat qui griffe mais qui ne fait même pas mal, parce que c'est un bébé chat... Ça n'est peut-être pas très intéressant, mais ça m'intéresse. Ça m'intéresse beaucoup. Elle est si vivante, si entière dans ce qu'elle dit. Moi, je serais plutôt à côté de ce que je dis ; comme si ça ne me concernait pas vraiment. Comme si j'assistais à ma vie, en spectateur.

– Et toi, papa? C'était bien, le magasin?

– C'était bien, oui, c'était très bien...

Elle me colle un baiser sur la joue. Un baiser sonore, un baiser baveux.

Soudain, j'en suis certain : pour elle, je suis quelqu'un. Elle ne sait pas... ou pas encore?

Je pense : Qui tu vois, ma chérie, quand tu me vois? Dis-moi qui je suis. Mais je dis :

– J'ai pensé à toi, Marion, tout à l'heure, j'ai demandé : seulement des olives vertes, pas des noires!

– T'as acheté des olives?

– Non, j'ai acheté une pizza pour ce soir.

– Encore!